

CHARLES PÉGUY ET LA MODERNITÉ

ESSAI D'INTERPRÉTATION THÉOLOGIQUE
D'UNE ŒUVRE LITTÉRAIRE

*Laurent-Marie
Pocquet du Haut-Jussé*

Laurent-Marie Pocquet du Haut-Jussé

CHARLES PÉGUY ET LA MODERNITÉ

Essai d'interprétation théologique d'une œuvre littéraire

ARTÈGE Spiritualité

Thèse soutenue le 22 juin 2004 à la Faculté de théologie de l'Université
de Fribourg (Suisse). Mention : *summa cum laude*.

Faculté de théologie,
Université de Fribourg,
septembre 2003.

© octobre 2010, Éditions Artège, Perpignan

ISBN 978-2-36040-004-1

ISBN pdf : 978-2-36040-496-4

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© Groupe Artège
Éditions Artège

10, rue Mercoeur - 75 011 Paris

9, espace Méditerranée - 66 000 Perpignan

www.editionsartege.fr.

À mes parents

Remerciements

Le travail que j'ai le plaisir de publier aujourd'hui est le fruit d'une thèse en théologie catholique présentée à la faculté de théologie de l'Université de Fribourg (Suisse) et défendue le 22 juin 2004. J'exprime ma vive gratitude au RP Guido Vergauwen op, mon directeur, qui a bien voulu m'assister de ces conseils et de ses encouragements durant toutes ces années de labeur. La qualité de son cours de théologie fondamentale dispensé au cours de ma deuxième année d'études théologiques n'a pas été pour rien dans le choix du sujet et de la problématique. Je remercie aussi le RP. G.-T. Bedouelle op, deuxième censeur, et les autres membres du jury ainsi que toute la communauté professorale de la Faculté de théologie de Fribourg.

Je remercie Monsieur Bruno Nougayrède d'avoir bien voulu me publier et d'avoir été fidèle aux engagements qu'il a pris à mon égard il y a plusieurs mois. Sa fidélité dans l'amitié et son sérieux professionnel compensent des exemples moins édifiants donnés par la profession.

Je n'aurais pu mener à bien ce travail sans l'apport très précieux du Centre Charles Péguy d'Orléans qui met à la disposition du chercheur un fond bibliographique de très grande qualité. La gentillesse, la disponibilité et la compétence de sa directrice, Madame Julie Sabiani et de son personnel m'ont été d'une aide précieuse et m'ont considérablement facilité la tâche.

Durant mes fréquents séjours orléanais, j'ai pu bénéficier du soutien et de l'hospitalité du Grand Séminaire d'Orléans (qui jouxte l'église où a été baptisé Péguy !), de la Communauté Saint-Jean en charge de la paroisse Saint-Laurent, de Monsieur Grégoire Rolland et de Monsieur et Madame Yves Seys. L'accueil que m'a réservé pendant plusieurs semaines en son presbytère de Milly-la-Forêt, l'abbé Christian-

Philippe Chanut m'a permis d'achever mon travail dans les meilleures conditions.

Ce travail est aussi le fruit de longues et stimulantes conversations menées avec les uns et les autres. Que l'on me permette de mentionner spécialement le RP Jossua op, Monsieur Patrice Soler, Inspecteur général de l'Education nationale, Monsieur Bernard Dumont fondateur et directeur de la revue *Catholica* M. Benoit Chantre, éditeur, ou encore les abbés Claude Barthe et Christian Gouyaud. Que tous et chacun soient assurés de ma reconnaissance.

Enfin je remercie très vivement Monsieur Georges Fresneau, professeur agrégé de Lettres, qui a bien voulu relire entièrement et corriger mon manuscrit.

Introduction générale

“Il est effrayant, mon ami, de penser... que nous avons *le droit* de faire une mauvaise lecture d’Homère, de découronner une œuvre de génie, que la plus grande œuvre du plus grand génie est livrée en nos mains, non pas inerte mais vivante comme un petit lapin de garenne¹. »

Elle est vivante l’œuvre de Charles Péguy. Depuis près d’un siècle, elle est entre nos mains, à la merci du lecteur. Elle suscite bien des commentaires et d’innombrables analyses. Elle reste une référence même si la tentative d’en offrir une interprétation globale semble une gageure, un défi difficile à relever.

Retrouver l’intention constante de l’auteur, montrer l’unité profonde d’une œuvre qui embrasse toute une existence intellectuelle et spirituelle, dégager l’intérêt théologique d’une pensée tout à la fois combative et contemplative, voilà le but que poursuit notre travail.

Littérature et théologie : le sens d’une recherche

Le Père Duployé débute son étude magistrale sur Péguy par un ensemble de considérations sur les rapports entre la théologie et la littérature. Le constat est abrupt :

Le statut que la théologie classique accorde sur son propre territoire à une œuvre comme celle de Charles Péguy est parfaitement défini : il est de ceux que cette théologie n’envisage pas ; il est inexistant. La théologie ne reconnaît pas la littérature, au sens où l’on dit d’une puissance qu’elle ne reconnaît pas le gouvernement d’une autre puissance².

1. III, 1015.

2. Pie DUPLOYE, *La religion de Péguy*, Paris, Éditions Klincksieck, 1965, p. I.

Une telle situation, poursuit notre auteur, est paradoxale, voire scandaleuse si l'on considère le nombre des écrivains catholiques qui, depuis deux siècles, servent l'intelligence de la foi du peuple des fidèles : Chateaubriand, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, Bloy, Claudel, Bernanos, Mauriac, Green et, bien entendu, Péguy occupent une place de tout premier rang dans la conscience catholique.

Cependant il serait injuste de conclure que les théologiens officiels n'ont jamais tenu compte de la littérature. La sévérité du constat dressé par le Père Duployé doit être tempérée au vu de l'histoire de la théologie depuis la Deuxième Guerre mondiale. Il ne faut pas oublier, en effet, que tous les théologiens ont bénéficié d'une formation classique qui accorde aux grands auteurs une place de choix. Ils manifestent souvent un intérêt manifeste pour le mouvement intellectuel, et par conséquent littéraire, de leur époque. Le contact avec les étudiants, lorsque ces théologiens sont aussi professeurs, les a rendus sensibles aux courants de pensée divers qui se sont développés dans l'Église et dans le monde. Il n'en reste pas moins que la littérature est parfois difficilement appréhendée par des chercheurs plus à l'aise avec des concepts philosophiques dont l'utilité et l'importance dans l'élaboration d'un discours théologique ne sont plus à démontrer.

Tout rapprochement est-il impensable ? Là encore, il faut s'entendre sur les termes. Le cadre de la recherche théologique est sans doute moins étriqué aujourd'hui qu'il ne l'était au moment où le Père Duployé menait sa propre réflexion. Si l'on s'en tient à une définition stricte de la théologie comme science, il est clair que la littérature ne peut servir que d'illustration aux thèses théologiques. Mais l'étude de l'histoire de la théologie permet de voir combien celle-ci a emprunté au monde des lettres. En 1957, le moine bénédictin Jean Leclercq publiait sa magnifique étude sur *L'amour des Lettres et le désir de Dieu*³. Il y démontre, textes à l'appui, combien la théologie monastique s'est inspirée de la littérature, qu'elle soit chrétienne ou classique. La première exigence pour celui qui veut s'adonner à cette théologie est d'apprendre à lire, à se nourrir des grands textes pour ordonner toute sa vie à Dieu, le désir de l'âme. Les maîtres théologiens élaborent à partir d'un texte sacré une véritable exégèse monastique qui est à la fois littérale et mystique :

3. Jean LECLERCQ, *L'amour des Lettres et le désir de Dieu. Initiation aux auteurs monastiques du moyen âge*, Cerf, Paris, 1990³.

Elle est littérale à cause de l'importance qui y revient aux mots, du fait de la grammaire qu'on leur applique, du fait de la mémoire auditive qu'on en a, des réminiscences qui s'ensuivent, du fait des répertoires qui expliquent les mots. Elle interprète [...] la lettre par la lettre même. Elle est mystique à cause de la conception qu'on se fait de l'Écriture. Car celle-ci n'est pas d'abord une source de connaissance, d'information scientifique ; elle est un moyen de salut, elle donne la « science du salut » : *salutaris scientia*⁴.

La Bible, c'est d'abord un texte qu'il faut apprendre à lire, à déchiffrer, à interpréter. La lettre est la médiation de l'esprit, du sens, de la signification. Le discours théologique est un prolongement, un « développement », pour reprendre une expression célèbre du cardinal Journet, de l'incarnation. En se faisant chair, le Verbe se rend visible⁵. En lui, Dieu dit une parole nouvelle et éternelle, dicible et compréhensible, définitive tout en restant inépuisable⁶. L'Église ne cesse de contempler et de proclamer cette Parole de salut et de vérité. En l'exprimant, elle poursuit, en quelque sorte, l'incarnation du Verbe⁷.

Mais ce qui est dit de l'Écriture ne s'applique-t-il pas, analogiquement, à tout discours qui reste toujours et d'abord un texte littéraire ? Face au texte, le théologien n'est-il pas appelé à mettre en œuvre une herméneutique qui fasse entrer dans l'intelligibilité pour en souligner la signification proprement théologique ? L'œuvre romanesque d'un Bernanos, par exemple, ne fait-elle pas apparaître ce qu'est une existence chrétienne face au mal et à la mort ? Le drame de la lutte entre la grâce et le péché est montré existentiellement : il ne s'agit pas pour le (bon) romancier de faire de ses personnages des « porte-concepts » mais d'offrir au lecteur une phénoménologie du mystère de l'Incarnation et de ses implications extrêmes.

Si nous nous situons maintenant du côté de l'histoire de la littérature, nous ne pouvons que constater combien le fait chrétien, pris au sens le plus large du terme, a suscité une littérature foisonnante, qui, elle-même, constitue un témoignage de foi. Cette littérature est en continuité dynamique avec la Bible :

4. *Ibid*, p. 79.

5. Cf. 1 Jn, 1, 1.

6. Cf. He 1, 1-2.

7. Nous étendons à toute l'Église ce que Dom Leclercq dit de l'enseignement de saint Bernard, cf. *L'amour des Lettres et le désir de Dieu*, *op. cit.*, p. 244.

La Parole de Dieu est donc faite non pas d'insaisissables mots en l'air ni de légendes particulières, soumises à l'érosion du temps, mais d'affirmations concrètes et irréversibles, rapportant des faits non moins tangibles et à portée universelle. La Vie même n'a pas été figée dans la lettre des textes. Ceux-ci n'existent que pour être sans cesse traduits et lus. Et cette lecture ne condamne pas au silence ni à la page blanche. Elle incite les chrétiens à répondre à Dieu avec les mots qu'Il leur donne, mais aussi à échanger entre eux et à s'adresser à d'autres, en un prolongement du mouvement même de communication de la vie divine à laquelle ils participent déjà depuis que « le Verbe s'est fait chair ». La Bible et l'Évangile sont ainsi, d'une manière certaine et même si c'est indirectement, la matrice de tous les livres⁸.

L'histoire récente de la théologie manifeste combien la théologie classique, pour reprendre la formule du Père Duployé, s'est ouverte à d'autres formes de discours. Sans remonter aux travaux classiques d'Henri Brémond⁹, il faut mentionner les recherches de Charles Moeller qui a consacré à de nombreux écrivains des notices proprement théologiques¹⁰. Le Père Balthasar a consacré une monographie à Bernanos¹¹. Un chapitre entier de son livre cherche à dégager les grandes lignes de la mission de l'écrivain¹², mission proprement théologique, est-il besoin de le préciser. Celui qui y est appelé devient « gérant du Verbe¹³ », accomplissant un véritable sacerdoce laïque. Parce qu'il n'est pas membre de la Hiérarchie, il représente le sens commun de l'Église¹⁴, il est du côté du peuple des fidèles, il le représente. Le drame de la Révélation et de la Rédemption se joue dans son cœur : s'il peut en rendre compte, son œuvre devient féconde pour tous ceux qui l'approchent et qui sentent en lui une âme fraternelle. Ce qui est vrai de Bernanos, l'est

8. Jean DUCHESNE, introduction générale de l'ouvrage qu'il a dirigé, *Histoire chrétienne de la littérature. L'Esprit des lettres de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Flammarion, 1996, p. 11.

9. Henri BREMOND, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours*, spécialement les notes préliminaires du tome 1, *L'humanisme dévot (1580-1660)*, Paris, Librairie Bloud et Gay, 1929, p. I-XXIII.

10. On trouve la notice consacrée à Péguy dans *Littérature du XX^e siècle et christianisme*, tome 4 : *L'espérance en Dieu notre Père*, Tournai, Casterman, 1960, p. 451-504.

11. Hans-Urs von BALTHASAR, *Le chrétien Bernanos*, traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac, Paris, Le Seuil, 1956.

12. *Ibid.*, chapitre IV, p. 122-179.

13. *Ibid.*, p. 124.

14. Cf. *ibid.*, p. 126.

aussi de Péguy. L'œuvre de chacun d'eux dépasse les cadres littéraires ou formels. Charismatique et prophétique, elle possède « l'efficacité du témoignage¹⁵ ». Le théologien suisse consacre d'ailleurs un certain nombre de pages à l'œuvre de Péguy dans sa monumentale synthèse, *La gloire et la croix*¹⁶. Certes la pensée péguyste est présentée dans un cadre beaucoup plus large, prise dans un mouvement qui n'est pas le sien. On pourra toujours regretter qu'une telle pensée n'ait pas fait l'objet d'une monographie. Il n'empêche que les pages balthasariennes manifestent combien les œuvres littéraires, – car Péguy est loin d'être le seul auteur étudié –, peuvent être scrutées avec beaucoup de fruit par un théologien de haute volée. La littérature peut donc être considérée comme un lieu théologique à part entière.

Notre démarche s'inspire de cette conviction. Nous avons conscience qu'il est toujours possible de « forcer » un texte, de lui donner un sens qu'il n'a pas ou, au moins, de favoriser un sens parmi bien d'autres possibles. Mais nous le faisons en étant fidèles à un principe herméneutique essentiel, celui de la cohérence de la pensée péguyste. Cette exigence nous est donnée par notre auteur lui-même, qui écrit en juillet 1910 :

On peut publier demain matin nos œuvres complètes. Non seulement il n'y a pas une virgule que nous ayons à désavouer, mais il n'y a pas une virgule dont nous n'ayons à nous glorifier¹⁷.

Cette cohérence de sens est servie par une incohérence, ou plutôt par une diversité, de genres littéraires : prose ou vers, textes polémiques ou lyriques, écrits de circonstance ou de synthèse, propos offensifs ou défensifs... et nous avons dû laisser les textes non destinés à la publication comme la correspondance. Tout cela constitue un ensemble impressionnant et surtout unifié au service d'une pensée ferme sans être rigide. Le théologien peut alors dégager un certain nombre de principes théologiques, les éléments d'une synthèse qui ne peuvent se comprendre en dehors des conditions de l'élaboration du discours théologique de Péguy : le mystère chrétien face à l'avènement du monde moderne.

15. *Ibid.*, p. 168.

16. Hans Urs Von BALTHASAR, *La gloire et la croix. Les aspects esthétiques de la Révélation, II Styles ** De Jean de la Croix à Péguy*, traduit par R. Givord et H. Bourboulon, Paris, Aubier, 1972 (pour la traduction française), p. 277-379.

17. III, 42-43.

Il faut cependant avertir le lecteur qu'il ne trouvera pas dans notre travail une étude techniquement littéraire. Cela nous a été reproché – amicalement – par un de nos anciens professeurs de Lettres. Mais une telle approche rendrait impossible la considération de l'ensemble de l'œuvre de Péguy. Les analyses philologiques, pour être menées sérieusement, supposent une compétence scientifique en la matière que nous n'avons pas et exigent un corpus limité de textes. Or l'ensemble de l'œuvre de Péguy fait près de six mille pages imprimées dans l'édition que nous utilisons. Le fondateur des Cahiers de la Quinzaine est un écrivain, un grand écrivain¹⁸. Nous nous en tenons à cette opinion communément admise et reçue par la communauté des gens de lettres¹⁹.

Mais l'auteur que nous étudions se prête à pareil traitement : son style est au service d'une pensée. Dès lors le théologien, au prix de quelques aménagements, est en terrain de connaissance, si nous osons dire. Le Père Jossua a souligné, au cours d'une conversation que nous avons eue avec lui, combien l'œuvre péguyste est aux frontières de la littérature, de la philosophie et de la théologie. Parce qu'il est aussi un journaliste engagé et un publiciste dans son temps, sa pensée peut faire l'objet de multiples approches : nous privilégions donc une approche théologique puisque nous voyons dans ses écrits la lente élaboration d'un discours sur la révélation, qui va de pair avec la description, la chronique, du drame du salut s'insérant dans le drame de l'histoire humaine, dans le drame de l'existence de tout homme qui vient dans ce monde²⁰. À ce titre, il est intéressant de constater combien le Père Duployé ne s'intéresse guère, dans la suite de son travail, aux aspects littéraires et esthétiques des écrits péguystes, sinon incidemment. Parce que nous empruntons cette même voie, notre travail veut considérer la portée théologique de l'œuvre du directeur des Cahiers²¹. S'il est im-

18. Parmi les nombreux ouvrages de critique littéraire nous n'en citons qu'un qui a le mérite de regrouper un certain nombre de contributions d'horizons assez différents et à des époques diverses, *Les critiques de notre temps et Péguy*, présentation par Simone FRAISSE, Paris, Éditions Garnier Frères, 1973.

19. Cf. René Descartes, première maxime, *Discours de la méthode*, troisième partie. Ce que dit le philosophe de la morale s'applique à notre recherche !

20. Cf. Jn 1, 9.

21. Notre démarche est donc aussi un peu différente de celle engagée par le Père Jossua depuis maintenant de nombreuses années. Nous avons cependant tiré un grand profit de la lecture de son œuvre critique. Cf. Jean-Pierre JOSSUA, *Pour une histoire religieuse de l'expérience littéraire*, 4 tomes, Paris, Beauchesne, 1985, 1990, 1994 et 1996, spécialement

possible de comprendre son œuvre dans les cadres étroits de la théologie classique ou scolastique, – mais qui serait assez fou aujourd’hui pour entreprendre un pareil travail d’herméneutique ? – nous avons la certitude qu’un traitement théologique rigoureux est cependant possible, quitte justement à adopter une conception de la théologie un peu moins étriquée :

Pour qu’une recherche de « théologie littéraire » soit féconde, il faut remettre sur le métier ce que l’on entend par théologie. Si l’on se représente cette activité comme étant toujours celle d’un spécialiste articulant un discours élaboré, il n’y aura jamais d’enrichissement réciproque entre théologie et littérature. Mais si l’acte théologique est compris comme étant à sa racine celui de tout croyant ou de toute communauté qui réfléchit sa foi, et si le don ou charisme du théologien puis sa spécialisation viennent se mettre au service de ce « théologiser » élémentaire mais essentiel, les données du problème changent du tout au tout²².

Une fois admis l’axiome fondamental de la cohérence interne de la pensée péguyste, il est possible, c’est du moins notre objectif, de montrer les relations qu’elle établit avec les éléments essentiels de la tradition chrétienne. Face au monde moderne, l’œuvre de Péguy constitue une réponse organique qui prend la forme d’un discours théologique cohérent et vivant. Mais ce discours n’est pas qu’une démonstration (ce serait plutôt une « monstration », si l’on nous permet ce néologisme) : il est engagé dans un combat. Le lecteur est donc invité, poussé, bousculé : il doit à son tour prendre parti et ne peut se contenter d’être un spectateur passif. Une connaissance qui aboutit à une attitude fondamentale face à Dieu, au salut et au monde, n’est-ce pas là le propre de la Révélation chrétienne ? De même, il a été donné à peu d’auteurs d’avoir la grâce de provoquer ainsi un tel ébranlement dans le petit ou le grand peuple de leurs lecteurs. Péguy est de ceux-là. La famille des abonnés des Cahiers est devenue une réalité vivante et foisonnante, dont la diversité des membres manifeste la richesse de la source commune : une pensée de combat qui n’abdique pas mais qui constitue pour beaucoup une cité de fidélité.

les textes d’introduction à chaque volume. Pour une approche plus méthodologique, cf., du même auteur, *La littérature et l’inquiétude de l’absolu*, Paris, Beauchesne, 2000.

22. J.-P. JOSSUA, *La littérature et l’inquiétude de l’absolu*, op. cit., p. 50.

Toutes ces raisons légitiment, à nos yeux, l'analyse théologique d'une œuvre littéraire comme celle de Charles Péguy, d'une réflexion qui s'insère dans la Modernité.

Modernité et modernisme

Péguy adopte face au monde moderne une attitude originale. Mais cet engagement est commandé par une vision, une analyse de ce même monde. Il serait illusoire de vouloir en quelques pages présenter ce qu'est la modernité. Cependant certains éléments d'histoire de la pensée et de la mentalité sont indispensables pour comprendre le cadre idéologique du combat du directeur des Cahiers. Il a connu une grande mutation, ou plutôt l'établissement de ce qu'il appelle le monde moderne. Nous devons tout d'abord retracer dans ses grandes lignes l'histoire de la société durant la vie de Charles Péguy (1873-1914).

LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE : LES ÉVÉNEMENTS, LES HOMMES ET LES IDÉES

Le second Empire disparaît avec l'abdication de Napoléon III et la défaite de la France face aux armées prussiennes²³. La République, troisième du nom, est proclamée le 4 septembre 1870. Le régime se maintiendra jusqu'à la défaite de 1940. La France est alors très divisée : l'insurrection de la Commune de Paris, d'inspiration communiste et anarchiste, est écrasée dans le sang par les conservateurs ou Versaillais. La Chambre élue en 1871 est à majorité monarchiste. Jusqu'en mai 1873 le gouvernement est présidé par Adolphe Thiers qui a dirigé la répression anti-parisienne. Il est renversé par l'assemblée qui lui préfère le maréchal de Mac-Mahon dont les idées royalistes sont bien connues. Mais le parti légitimiste échoue à faire revenir au pouvoir le Comte de Chambord, petit-fils du dernier roi de France Charles X. Le parti républicain se renforce et, en 1876, une majorité de gauche est élue au parlement, confirmée par les élections de 1877 après dissolution par Mac-Mahon de l'assemblée. En 1879, un républicain, Jules Grévy, est élu président de la République. On entre alors dans l'ère de la République

23. Nous nous contentons ici des grandes lignes. Nous reviendrons tout au cours de notre travail sur certains éléments historiques importants comme le mouvement ouvrier, le parti radical ou les organisations anarchistes et socialistes.

des fondateurs²⁴. Les lois de 1881 reconnaissent la liberté de la presse, la liberté de réunion en attendant la grande loi sur la liberté d'association de 1901. En 1884, les syndicats sont autorisés. L'école est laïcisée et rendue obligatoire en 1882.

Cependant, à partir de 1885, le régime connaît un certain nombre de crises. Pour pallier la grande dépression économique, la politique coloniale est relancée tandis que les hommes au pouvoir (qu'on appelle les opportunistes) prennent des mesures de protectionnisme économique, industriel et commercial. Les élections de 1885 rendent la situation difficilement gouvernable avec trois groupes parlementaires d'importance numérique semblable : la droite conservatrice, le centre opportuniste et la gauche (radicale ou socialiste). Mais le régime est encore contesté par l'apparition du boulangisme. Ministre de la guerre, d'abord rangé parmi les républicains, le général Boulanger devient très vite populaire par un certain nombre de mesures améliorant le sort des soldats (engagés et appelés). Il est alors écarté du gouvernement et doit gagner une garnison de province. Bonapartistes et royalistes se rallient à lui et il est élu triomphalement à la Chambre en avril 1888. L'année suivante ses partisans le poussent à marcher sur l'Élysée et à prendre le pouvoir, mais il refuse, sans doute parce qu'il ne se résout pas à sortir de la légalité républicaine. Il laisse ainsi à ses ennemis le temps de s'organiser. Ceux-ci font courir le bruit que le général pourrait être jugé en Haute Cour pour atteinte à la sûreté de l'État. Boulanger gagne Bruxelles. En septembre 1889 les élections sont un échec pour les partisans du général en exil. Celui-ci se suicide l'année suivante. C'en est fini du boulangisme mais la crise provoquée par le général populaire manifeste la fragilité du régime. Cependant les fastes de l'Exposition Universelle de 1889 sont l'occasion pour le gouvernement en place d'affirmer l'attachement de la majorité de la communauté nationale à la République. C'est durant ces mêmes festivités qu'est fondée à Paris la II^e Internationale Ouvrière.

De 1889 à 1896, se succèdent des gouvernements modérés. Cependant l'antiparlementarisme vivace dans une partie de la population est renforcé par une série de crises à l'effet déplorable : le

24. Cf. Jean LEDUC, *L'enracinement de la République 1879-1918*, « Histoire de la France contemporaine », sous la direction de Dominique Borne, « carré-histoire », Paris, Hachette, 1991, p. 22-35.

scandale Wilson (du nom du gendre du président de la République Jules Grévy qui avait organisé un trafic de décorations) ou l'affaire politico-financière de Panama ; la montée de l'extrême gauche et l'organisation du mouvement ouvrier ; une série d'attentats anarchistes (une bombe explose à l'Assemblée nationale en 1893, le président de la République Sadi Carnot est assassiné l'année suivante...). Mais la crise la plus grave que doit affronter le pouvoir en place est bien entendu l'Affaire Dreyfus, sur laquelle nous reviendrons longuement. Elle aura pour principale conséquence politique l'arrivée au pouvoir des radicaux, et même des socialistes.

Nous entrons alors dans une troisième phase, celle de la République radicale, avec l'irruption en 1902 du Bloc des Gauches, qui mène une politique anticléricale qui aboutit à la loi de Séparation de l'Église et de l'État en 1905. Si la politique coloniale se poursuit, le ministre des Affaires Étrangères Delcassé lance plusieurs initiatives visant à isoler diplomatiquement l'Allemagne : des accords sont passés avec l'Angleterre, la Russie et l'Italie. Les différentes élections législatives qui se succèdent tous les quatre ans voient le renforcement des forces socialistes, la stabilisation des radicaux et le recul des différents partis de droite, extrêmement divisés. Cependant le courant nationaliste, autour de l'Action française de Charles Maurras, attire de plus en plus et constitue une force politique même s'il n'a pas encore trouvé le moyen de s'exprimer au Parlement. Plus largement, nombreux sont ceux qui espèrent la revanche contre l'Allemagne afin de récupérer les territoires perdus de l'Alsace-Moselle. Enfin, les dix années qui précèdent la première grande déflagration mondiale sont le théâtre d'un certain nombre de mouvements sociaux en raison des difficultés économiques toujours bien présentes et d'une grave crise du monde paysan. Cependant il faut aussi noter que le début du XX^e siècle voit la situation économique globalement se rétablir.

La « Belle Époque » est caractérisée par l'optimisme des élites dirigeantes, qu'elles soient économiques, politiques ou sociales. L'idéologie du progrès, la confiance en un développement illimité des moyens de production, l'industrialisation et les nouvelles avancées techniques (automobile, avion, métropolitain, téléphone, TSF...) marquent profondément les mentalités. On peut dire que cette période constitue l'apogée de la modernité, en attendant la terrible mise en cause de celle-ci par les catastrophes humaines qui jalonnent le XX^e siècle.

LA MODERNITÉ

S'il est assez facile de retracer un cadre chronologique, il est presque impossible de donner une analyse de la modernité telle qu'elle s'épanouit entre les deux guerres (celle de 1870 et celle de 1914-1918).

Le substrat idéologique du mouvement général des idées et des mentalités est très largement emprunté aux philosophes des Lumières. L'homme devient le centre de leur réflexion. L'essor des sciences expérimentales depuis le XVII^e siècle modifie profondément la compréhension que l'homme a de lui-même et de sa place dans le monde. L'autorité religieuse et politique est mise au second plan avant d'être contestée par principe. C'est ce que Paul Hazard a appelé la crise de la conscience européenne qu'il situe entre 1680 et 1715 :

La hiérarchie, la discipline, l'ordre que l'autorité se charge d'assurer, les dogmes qui règlent fermement la vie : voilà ce qu'aimaient les hommes du dix-septième siècle. Les contraintes, l'autorité, les dogmes, voilà ce que détestent les hommes du dix-huitième siècle, leurs successeurs immédiats. Les premiers sont chrétiens, et les autres antichrétiens ; les premiers croient au droit divin, et les autres au droit naturel ; les premiers vivent à l'aise dans une société qui se divise en classes inégales, les seconds ne rêvent qu'égalité. Certes, les fils chicanent volontiers les pères, s'imaginant qu'ils vont refaire un monde qui n'attendait qu'eux pour devenir meilleur : mais les remous qui agitent les générations successives ne suffisent pas à expliquer un changement si rapide et si décisif. La majorité des Français pensait comme Bossuet ; tout d'un coup, les Français pensent comme Voltaire : c'est une révolution²⁵.

À cet esprit critique universel se joint un optimisme historique. Le philosophe annonce le triomphe des Lumières. À cet avènement il travaille en établissant un savoir encyclopédique, en critiquant les formes anciennes de réflexion, en valorisant les vertus sociales utiles, en affirmant, enfin, en toutes choses la prééminence de la raison humaine qui devient la mesure de la réalité²⁶. Si l'on peut trouver ce nouvel appareil de la pensée un peu court et rudimentaire, il est redoutablement efficace et va marquer profondément les élites du savoir et du pouvoir. Il

25. Paul HAZARD, *La crise de la conscience européenne 1680-1715*, Paris, réédition dans Le livre de Poche », 1994, p. 7.

26. Pour une vue d'ensemble, cf. Jean-Jacques TATIN-GOURIER, *Lire les Lumières*, Paris, Dunod, 1996.

constitue le terreau de la nouvelle ère industrielle, de la société libérale (même si le terme est anachronique) :

Dans le même mouvement, se met en place une pratique à la fois économique et sociale où l'individu, venant sur le devant de la scène, incarne l'initiative et un certain goût de l'entreprise qui, trouvant sa source dans l'intérêt personnel et s'assignant comme fin la satisfaction maximale de ce même intérêt, promeut, dans le jeu complexe des relations sociales ainsi initiées, ce qu'il est convenu d'appeler l'utilité générale²⁷.

Un grand mouvement est lancé qui aboutira tout d'abord au bouleversement de la Révolution française et qui se poursuivra tout au cours du XIX^e siècle. La philosophie des Lumières constitue donc la matrice de la Modernité. Les grands philosophes postérieurs chercheront à dégager les conditions de la pensée et de la réflexion dans le cadre de ce nouveau paradigme philosophique. Il s'agit en fait de fonder la Modernité à partir des ruptures opérées (impossibilité de s'appuyer sur un modèle ancien) et de la conscience de soi.

Quant aux conséquences de ce mouvement des idées sur la foi et la religion, il existe bien entendu des nuances. Ainsi le mouvement de la libre-pensée est traversé par des courants spiritualistes et déistes, tandis que d'autres sont tout à fait agnostiques voire athées²⁸. Mais tous sont d'accord pour refuser une religion dogmatique qui use de l'argument d'autorité²⁹. On comprend bien pourquoi la Réforme représente la première étape de ce grand mouvement : ce qui est premier est la conscience du sujet souverain.

Du point de vue politique, beaucoup pensent d'ailleurs que le système monarchique et la prétention de l'Église ne sont que les deux faces d'une même réalité³⁰. Mais ce qui joue un grand rôle en France pour la période qui nous occupe, ce ne sont pas tant les idées que le ton qui est adopté : il s'agit avant tout de ridiculiser la foi et les croyances.

27. Didier DELEULE, article « Libéralisme », dans Michel Delon éditeur, *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 1997, p. 645-648, ici p. 645.

28. Cf. Jacqueline LALOUE, *La libre pensée en France 1848-1940*, bibliothèque histoire, Paris, Albin Michel, 1997, spécialement le chapitre IV : « Entre déisme et athéisme », p. 143-182.

29. Cf. *ibid.*, chapitre V, « La critique libre penseuse des dogmes, des croyances, des pratiques culturelles et des Écritures », p. 183-218.

30. Cf. *ibid.*, p. 156.

L'outrance est générale. Elle marque les esprits et creuse le fossé entre ce qu'on a appelé les deux France et elle rend impossible le dialogue :

Une malveillance de fond, génératrice de déformations, inspire tous ces écrits, dont les auteurs se refusaient à opérer une distinction entre la religion prescrite et la religion vécue, à reconnaître qu'une part de ce qu'ils dénonçaient relevait d'un ancien fonds de paganisme contre lequel l'Église avait toujours dû lutter ; il faut reconnaître, à leur décharge, que la piété ultramontaine et les pratiques de la dévotion encouragées par les jésuites ne les y incitaient guère. Ce qui frappe le plus, c'est la volonté de tout présenter sous l'angle du grotesque, en omettant systématiquement de mentionner ce qui, dans le domaine de l'art, de la spiritualité, de l'écriture, pourrait donner une image favorable de cette religion honnie³¹.

Pareille philosophie aura des conséquences sociales et politiques qui aboutiront à la loi de Séparation (1905). Durant les vingt années qui précèdent, l'État, l'espace (abolition du caractère confessionnel des cimetières, inventaire et sécularisation des biens d'église...) et le temps (suppression de l'obligation du repos dominical...) sont laïcisés. On aboutit à un athéisme de fait, à un agnosticisme de principe. Il faut cependant noter qu'un certain nombre de chefs du mouvement socialiste voit dans ce courant de laïcisation une manière détournée pour l'ordre bourgeois d'asseoir son emprise sur la société française³².

La modernité, d'après les analyses de Michel Foucault, se manifeste plus par une attitude que par un contenu très cohérent, par un esprit plus que par un programme ou une analyse. Le philosophe présente ainsi ses travaux :

Je ne prétends pas résumer à ces quelques traits ni l'événement historique complexe qu'a été l'*Aufklärung* à la fin du XVIII^e siècle ni non plus l'attitude de modernité sous les différentes formes qu'elle a pu prendre au cours des deux derniers siècles. Je voulais, d'une part, souligner l'enracinement dans l'*Aufklärung* d'un type d'interrogation philosophique qui problématise à la fois le rapport au présent, le mode d'être historique et la constitution de soi-même comme sujet autonome ; je voulais souligner, d'autre part, que le fil qui peut nous rattacher de cette

31. *Ibid.*, p. 214.

32. Cf. Georges MINOIS, *Histoire de l'athéisme. Les incroyants dans le monde occidental des origines à nos jours*, Paris, Fayard, 1998, p. 449.

manière à l'*Aufklärung* n'est pas la fidélité à des éléments de doctrine, mais plutôt la réactivation permanente d'une attitude ; c'est-à-dire d'un *ethos* philosophique qu'on pourrait caractériser comme critique permanente de notre être historique³³.

Le monde moderne présente une dialectique fascinante entre athéisme matérialiste et société bourgeoise et libérale. Bien plus tard, le philosophe italien Augusto del Noce expliquera ainsi la continuité et la rupture entre ces deux univers de pensée et d'action :

Comment définir en effet la société technologique ? Est-ce celle où, à travers l'exploitation totale des forces naturelles, la distinction entre homme libres et esclaves a été complètement éliminée ? Est-ce celle qui a réalisé un monde où le travail des machines permettrait à l'homme l'exercice des seules activités spécifiquement humaines ? Ou bien n'est-ce pas plutôt celle qui est pour ainsi dire caractérisée par le totalitarisme de l'activité technique, si bien que toute l'activité humaine est interprétée comme ordonnée à la transformation et à la possession ? De cette société technologique, je propose la définition suivante : c'est une société qui accepte toutes les négations du marxisme à l'égard de la pensée contemplative, de la religion et de la métaphysique ; qui accepte donc la réduction marxiste des idées au rang d'instruments de production ; mais qui d'autre part rejette les aspects révolutionnaires et messianiques du marxisme, qui rejette par conséquent ce qu'il reste de religieux dans l'idée révolutionnaire. Sous cet angle, la société technologique incarne vraiment l'esprit bourgeois qui a vaincu ses deux adversaires traditionnels, la religion transcendante et la pensée révolutionnaire³⁴.

Ce monde apparaît dans toute sa puissance au moment où Péguy produit son œuvre. Il constitue une réelle nouveauté dans l'histoire de la société occidentale. À ce titre il ne peut être réduit à un des avatars de la

33. Michel FOUCAULT, « Qu'est-ce que les Lumières ? », dans *Dits et écrits (1954-1988)*, tome IV, 1980-1988, édition établie sous la direction de Daniel Defert et François Ewald, Bibliothèque des sciences humaines, NRF, Paris, Gallimard, 1994, p. 562-578, ici p. 571.

34. Augusto DEL NOCE, *L'époque de la sécularisation*, Paris, Éditions des Syrtes, 2001, p. 35-36.

querelle des Anciens et des Modernes initiée au début du XVIII^e siècle en France³⁵.

Nul mieux que le directeur des Cahiers n'a décrit et analysé ce monde nouveau qui triomphe, celui de la technique appliquée que Péguy désigne par le symbole de l'argent :

Pour la première fois dans l'histoire du monde l'argent est maître sans limitation ni mesure. Pour la première fois dans l'histoire du monde l'argent est seul face à l'esprit. (Et même il est seul en face des autres matières.) Pour la première fois dans l'histoire du monde l'argent est seul devant Dieu³⁶.

Le monde moderne, ou si l'on préfère la modernité a donc, pour Péguy, une prétention proprement métaphysique. Nous allons revenir longuement au cours de notre travail sur les analyses péguystes, mais il fallait dès à présent bien déterminer la situation culturelle dans laquelle se trouve celui qui découvre la nouveauté et l'originalité du christianisme. Ce contexte va aussi profondément conditionner l'activité de l'Église durant cette même période.

L'ÉGLISE, LES CHRÉTIENS ET LA CRISE MODERNISTE

La période qui s'étend de 1870 à 1914 est marquée pour l'Église au point de vue institutionnel par « le discordat³⁷ ». Mais l'Église ne vit pas seulement sur la défensive. Les œuvres se multiplient (fondation

35. Cf. Anne-Marie LECOQ (édition établie et annotée par), *La querelle des Anciens et des Modernes. XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, Gallimard, Folio classique, 2001, spécialement la postface de Jean-Robert Armogathe, « Une ancienne querelle », p. 801-849. Jürgen Habermas estime cependant qu'il faut situer l'origine de la Modernité dans cette querelle puisqu'il s'agit d'abord d'un débat esthétique. Mais alors, pourquoi ne pas remonter à l'humanisme de la Renaissance, qui représente aussi une mutation esthétique ? Cf. Jürgen HABERMAS, *Le discours philosophique de la modernité. Douze conférences*, traduit de l'allemand par Christian Bouchindhomme et Rainer Rochlitz, « Bibliothèque de philosophie », NRF, Paris, Gallimard, 1988 (pour la traduction française), p. 9-10.

36. III, 1455.

37. Formule de Gérard CHOLVY et Yves-Marie HILAIRE dans *Histoire religieuse de la France contemporaine*, tome 2, 1880/1930, Paris, Bibliothèque historique Privat, 1986, p. 13. Pour une vue d'ensemble, il est aussi possible de consulter Jacques GADILLE, « Le temps de la démocratie et de l'expansion européenne – Courants de théologie et de spiritualité dans le monde catholique », André ENCREVE, Jacques GADILLE et Jean-Marie MAYEUR, « Le christianisme en Europe des années 1860 à la première guerre mondiale – La France », dans COLLECTIF, *Histoire du christianisme*, tome 11,

de cercles ouvriers, mouvement des catholiques sociaux, multiplication des missions intérieures, paroissiales voire diocésaines..., soutien de l'œuvre missionnaire dans les nouvelles colonies etc.) L'idéologie dominante est remise en cause par un certain nombre de conversions, spécialement dans le monde des intellectuels. Frédéric Gugelot en dénombre cent cinquante³⁸. L'école symbolique, en littérature, cherche à se dégager du naturalisme. Baudelaire, Verlaine, Rimbaud apparaissent comme des initiateurs et leur œuvre constitue une tentative inspirée de libération spirituelle. Les écrivains reviennent aux grands textes de la tradition chrétienne : la Bible, bien entendu, mais aussi *L'imitation de Jésus-Christ*, les œuvres de saint Augustin et de Blaise Pascal³⁹. Ils se passionnent pour les romanciers russes. Cette génération se révolte contre ses anciens maîtres au premier rang desquels il faut placer Ernest Renan dont nous reparlerons⁴⁰.

Mais la religion populaire n'est pas en reste avec la naissance d'une presse catholique florissante, avec le renouveau des pèlerinages (les sanctuaires de Lourdes et de la Salette sont fréquentés aussi bien par le peuple que par des écrivains comme Léon Bloy ou Joris-Karl Huysmans, par des scientifiques comme Alexis Carrel ou par des philosophes comme Jacques Maritain, tous des convertis) et la construction

Libéralisme, industrialisation, expansion européenne (1830-1914), Paris, Desclée, 1995, p. 349-366 et p. 501-544.

38. Cf. Frédéric GUGELOT, *La conversion des intellectuels au catholicisme en France (1885-1935)*, CNRS éditions, Paris, 1998. On pourra aussi consulter Gérard CHOLVY, *Etre chrétien en France au XIX^e siècle (1790-1914)*, Paris, Seuil, 1997, p. 160-165.

39. Cf. Frédéric GUGELOT, *La conversion des intellectuels au catholicisme en France*, *op. cit.*, p. 76-84.

40. Contentons-nous pour l'instant du seul témoignage d'un grand converti : « Les livres d'Ernest Renan ont eu sur ma jeunesse, sur ma famille, sur tous ceux qui m'entouraient une influence déprimante et presque mortelle. Ils m'ont jeté dans un abîme de doute et de désespoir, à l'époque où n'ayant pas en moi-même les ressources morales et scientifiques nécessaires pour réagir, j'acceptais comme l'ont fait tant de pauvres enfants, les affirmations et les insinuations de ce mauvais maître. Dans cette crise affreuse, j'ai failli perdre mon âme et ma vie et je n'en suis sorti que par un véritable miracle, le Sauveur lui-même ayant daigné venir au secours de cet adolescent trompé, asphyxié et empoisonné ». Lettre de Paul Claudel à Henriette Psichari du 7 juillet 1932, dans Henriette PSICHARI, *Des Jours et des hommes (1890-1961)*, Paris, Grasset, 1962, p. 142-143.

de grandes basiliques. Tout cela constitue une esquisse de renaissance que les difficultés politiques ne semblent pas devoir entraver⁴¹.

Les chrétiens sont encouragés à intervenir dans le monde social et économique par l'encyclique *Rerum novarum* du 15 mai 1891. Mais au cours de la décennie précédente, Léon XIII (pape depuis février 1878) avait déjà travaillé à l'amélioration des rapports de l'Église de France avec la République. En 1883, en effet, le Souverain Pontife entretient une correspondance avec le Président de la République française Jules Grévy. Il se plaint des nombreuses mesures prises à l'encontre de l'Église par le gouvernement d'alors (expulsions de plusieurs congrégations, nouvelles lois scolaires, suspension du traitement de certains membres du clergé etc.). Tout en reconnaissant les faits et en promettant des mesures d'apaisement, le Chef de l'État français évoque l'attitude hostile à l'égard de la République d'une partie du clergé : « Votre Sainteté peut beaucoup sur les ennemis de la République. Si elle daignait les maintenir dans cette neutralité politique qui est la grande et sage pensée de son pontificat, elle nous ferait faire un pas décisif vers un apaisement désirable⁴² ». Le 16 février 1892, dans une Lettre Encyclique, le Souverain Pontife invite les catholiques français à accepter les lois constitutionnelles de leur pays, afin de pouvoir s'unir pour faire échec aux menées anticléricales d'une frange de la classe politique. Comme souvent en ces matières un prélat avait anticipé la décision : ce fut le fameux toast d'Alger prononcé le 12 novembre 1890 par le cardinal Lavignerie.

L'effet, au moins à court terme, fut nul et les élections de 1902 sont un désastre pour le grand parti conservateur modéré auquel avait rêvé le Pape. Les catholiques « ralliés » (Albert de Mun, Jacques Piou...) comme d'ailleurs les intransigeants (Mgr d'Hulst) ne représentèrent plus grand-chose au sein de la nouvelle Chambre. Les catholiques sont eux-mêmes divisés : certains se rallient à la démocratie (comme Marc Sangnier, le fondateur du *Sillon*), d'autres acceptent sans enthousiasme le régime en place et espèrent cependant pouvoir infléchir le cours des

41. Cf. Gérard CHOLY et Yves-Marie HILAIRE (sous la direction de), *Histoire religieuse de la France (1880-1914)*, Paris, Éditions Privat, 2000, p. 147-180.

42. Cité dans Lucien THOMAS, *L'Action Française devant l'Église de Pie X à Pie XII*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1965, p. 41.

choses ; enfin il y a un groupe d'irréductibles qui refusent absolument le compromis. Aucun cependant ne pourra offrir de résistance efficace à une nouvelle flambée d'anticléricalisme qui aboutira à la rupture des relations diplomatiques avec le Vatican (1904) et à la promulgation en 1905 de la loi de séparation de l'Église et de l'État. Entre-temps, il est vrai, un nouveau Pape s'était assis dans la chaire de Pierre...

De fait l'Église allait connaître une autre crise, cette fois interne, la crise du modernisme. L'occasion est fournie par l'irruption des sciences positives dans le domaine de l'exégèse et de l'histoire de l'Église et des dogmes. L'exégèse libérale allemande conteste l'inerrance de la Bible, tandis que le théologien allemand Harnack introduit une nouvelle herméneutique dans l'histoire des dogmes qui tend à opposer l'Évangile du Christ et l'enseignement dogmatique de l'Église. Si les travaux de Mgr Duchesne et de Mgr Batiffol en archéologie chrétienne ou ceux du Père Lagrange en exégèse laissent entrevoir une possible conciliation entre le donné révélé et les résultats de la recherche scientifique, le Saint-Siège intervient avec autorité contre les écrits de l'abbé Alfred Loisy, professeur d'exégèse à l'Institut catholique de Paris. Son livre *L'Évangile et l'Église* (1902) est mis à l'Index et, en 1907, le décret *Lamentabili* ainsi que l'encyclique *Pascendi* condamnent le modernisme. Une série de mesures est prise à partir de cette date contre nombre de penseurs et de scientifiques catholiques. Dans certains diocèses, il y eut une véritable surenchère et le climat général de suspicion paralysa la recherche intellectuelle, rendue pourtant nécessaire par les oppositions rencontrées par l'Église dans tous les domaines où elle doit déployer son activité pastorale :

Bien que les données du débat se soient complètement modifiées [...], les crises moderniste et intégriste ont laissé de graves séquelles. Une génération de penseurs et de savants a été suspectée puis tardivement réhabilitée, comme le rappelle Mgr Calvet, prorecteur de l'Institut catholique de Paris à partir de 1942 : « Si jamais vous traitez de la crise moderniste, n'oubliez pas de dire combien nous avons souffert ». Pourtant, leur pensée mûrissant un temps dans le silence, les Lagrange, les de Grandmaison, les Batiffol, les Brémond, les Portal, les Pouget, les Blondel, les Laberthonnière, ont eu une postérité remarquable, mais relativement méconnue. En effet, le catholicisme français du XX^e siècle

a hérité du XIX^e siècle et de la crise moderniste une suspicion à l'égard de l'activité intellectuelle que l'Action catholique née dans les années 1905-1914 n'est jamais parvenue à surmonter complètement. Au cours de la seconde moitié du XX^e siècle, lorsqu'une autre crise intellectuelle surviendra, elle sera aggravée par les mauvais souvenirs laissés par la querelle du modernisme et de l'intégrisme⁴³.

La crise moderniste a conditionné profondément la vie de l'Église. Mais elle s'intègre dans une tentative de la hiérarchie catholique de retrouver une véritable influence sur la société française au-delà des aléas de la politique et du régime institutionnel mis en place au lendemain de la défaite de Sedan. À ce titre, les deux pontificats, celui de Léon XIII et celui de Pie X (pape à partir d'août 1903) obéissent à la même logique de fond, comme le rappelle Émile Poulat :

Restaurer l'ordre social chrétien. Ce sera l'objectif de Léon XIII d'abord, de Pie X ensuite. On aurait tort d'opposer trop vite entre eux les papes successifs : ils diffèrent par leur tempérament et par leur époque, mais ils partagent le même univers culturel, poursuivent le même but stratégique. Léon XIII a été un pape plus souple mais non pas plus libéral ou moins autoritaire que son prédécesseur... Pie IX était sur la défensive ; Léon XIII pratiqua l'offensive, ou plus exactement entendit reprendre l'initiative... Au refus d'une société condamnée par ses propres erreurs s'oppose la vision d'une Église porteuse de la société à instaurer, l'idéal d'une « nouvelle chrétienté », différente de celle du Moyen Âge, mais reposant sur les mêmes principes⁴⁴.

Comme on le voit, l'interprétation exacte de la crise moderniste est difficile. S'il est possible de relever les manquements à la justice et à l'équité, si l'on constate le climat de suspicion qui en a résulté, si l'on doit souligner aussi les risques qu'a pu faire courir à l'orthodoxie un certain enthousiasme naïf pour les méthodes scientifiques qui n'étaient pas exemptes d'un soubassement idéologique insuffisamment critiqué par certains catholiques, la portée exacte du mouvement est encore

43. Gérard CHOLVY et Yves-Marie HILAIRE dans *Histoire religieuse de la France contemporaine*, *op. cit.*, p. 149-150.

44. Emile POULAT, *Modernistica. Horizons, physionomies, débats*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1982, p. 48-49. On pourra aussi consulter avec fruit du même auteur, *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, Bibliothèque de l'Évolution de l'Humanité, Paris, Albin Michel, 1996³.

à mesurer⁴⁵. Les analyses de Péguy sont d'autant plus intéressantes qu'elles viennent d'une personnalité intellectuelle qui n'appartient pas au sérail catholique. Sa parole est celle d'un homme libre qui n'a rien à craindre d'éventuelles sanctions romaines, mais qui a du monde moderne et du risque qu'il fait courir à la foi une intelligence aiguë.

Si la crise moderniste, avec la lutte contre l'anticléricalisme, constitue un chapitre important de l'activité de l'Église au cours de toutes ces années, il ne faut pas qu'elle fasse oublier combien cette même période est marquée par un renouveau spirituel et intellectuel impressionnant. L'œuvre de Péguy est aussi à interpréter dans ce contexte que nous venons d'évoquer.

Charles Péguy : données biographiques

Il ne reste plus qu'à donner les grandes dates de la vie de notre auteur⁴⁶.

LES ANNÉES DE FORMATION

Charles Péguy est né à Orléans le 7 janvier 1873. Il est le fils de Désiré Péguy, ouvrier menuisier et de Cécile Queré. Son père, qui avait participé au soulèvement de la Commune de Paris, meurt le 18 novembre de cette année. Fils unique, Charles sera élevé par sa mère et par sa grand-mère maternelle : toutes deux rempaillent des chaises pour subvenir à leurs besoins. En octobre 1879, Péguy entre à l'école primaire annexée à l'École normale d'instituteurs du Loiret. En juillet 1884, il est reçu premier au certificat d'études primaires. En octobre de la même année, il entre à l'École municipale professionnelle mais l'année suivante il passe avec succès l'examen d'entrée au lycée de la ville et obtient du même coup une bourse de demi-pensionnaire. À la fin de l'année il obtient cinq accessits. Le 25 juin 1885, il fait sa première

45. La dernière tentative en date est celle de Pierre COLLIN, dans *L'audace et le soupçon La crise du modernisme dans le catholicisme français (1893-1914)*, « Anthropologiques », Paris, Desclée de Brouwer, 1997.

46. La meilleure biographie, et la plus récente, est certainement celle de Robert BURAC, *Charles Péguy. La révolution et la grâce*, Paris, Robert Laffont, 1994. Mais la plupart de ceux qui ont écrit sur Péguy (Halévy, Tharaud, Rolland, Robinet, Challaye, Daniel-Rops... Cf. notre bibliographie) retracent au moins à grands traits les différentes péripéties de la vie de notre auteur.

communion à la chapelle du lycée. En 1886, il remporte tous les prix⁴⁷. Mais cet élève brillant connaît son premier échec en 1890 : il ne réussit pas le concours général des départements. En juillet 1891, il passe la deuxième partie du baccalauréat et entre l'automne suivant au lycée Lakanal de Sceaux. C'est la première fois qu'il quitte sa ville natale.

Il prépare avec acharnement le concours d'entrée à l'École Normale supérieure. Il échoue à l'oral d'un demi-point en juin 1892. En novembre il devance l'appel et est incorporé à la caserne Barnier. Il suit la formation militaire tout en préparant son concours mais il échoue de nouveau en juillet 1893. Une fois son service achevé, il entre au collège Sainte-Barbe et suit des cours au lycée Louis le Grand, toujours dans la perspective du concours. À cette époque il est encore inscrit parmi les étudiants catholiques. L'aumônier de Sainte-Barbe est l'abbé Batiffol. En juillet 1894, il est enfin reçu au concours d'entrée de Normale supérieure. Le 31 octobre, il est licencié ès lettres (philosophie). Durant ces années de formation, il fréquente assidûment les musées et la Comédie française. En 1895, il fonde une conférence Saint-Vincent-de-Paul « sans Vincent-de-Paul » (l'expression est de lui) pour visiter les pauvres. Il lit les ouvrages de Platon, de Kant, les *Pensées* de Pascal, il s'intéresse à l'œuvre de Démocrite, de Félicité de Lamennais et de Vigny. Il se plonge dans l'étude des procès de Jeanne d'Arc (le premier procès qui devait la condamner à mort et le procès de réhabilitation) dont les actes ont été publiés par Quicherat. En avril 1895, à l'occasion des fêtes du centenaire de l'École, Péguy se range parmi les socialistes. Ses maîtres sont Charles Andler, dont il a suivi les cours sur l'Allemagne, Lucien Herr, bibliothécaire de l'École et, enfin, Jean Jaurès. Le 25 juillet, il perd son ami et condisciple Marcel Baudouin, mort des suites d'une typhoïde contractée à l'armée. Cet événement marquera une étape importante dans sa vie et, le 28 octobre 1897, il épouse civilement la sœur de son ami, Charlotte, à la mairie du cinquième arrondissement.

47. En avril 1889, le proviseur du lycée d'Orléans porte sur le bulletin du jeune garçon cette appréciation : « Toujours très bon écolier, mais j'en reviens à mon conseil du premier trimestre : gardons-nous du scepticisme et de la fronde et restons simple. J'ajouterai qu'un écolier comme Péguy ne doit jamais s'oublier ni donner l'exemple de l'irrévérence envers ses maîtres » *Ibid.*, p. 36.

PÉGUY MILITANT SOCIALISTE

Ces années de formation vont de pair avec son engagement militant ; il soutient les mineurs en grève en organisant des collectes d'argent, et ce dès l'automne 1892. En novembre 1895, il fait signer une pétition contre les massacres des Arméniens par le Sultan de Turquie. Le 15 février 1897, il fait paraître son premier article dans *La Revue socialiste*. Jusqu'à la fondation des Cahiers, il publie plusieurs articles, d'inégale longueur, dans cette revue. Il collaborera aussi à *La Revue blanche*, revue anarchiste qui réunit la plupart des écrivains dreyfusistes. Il réunit des fonds pour fonder un « Journal vrai » et le 14 mai il crée un Cercle d'études et de propagande socialistes des élèves et des anciens élèves de l'École Normale. En juin, il a achevé la rédaction de sa Jeanne d'Arc et le 15 août, toujours dans la *Revue Socialiste*, un texte sous forme de manifeste *De la Cité socialiste*. Mais surtout, dans cette période, il s'engage totalement aux côtés de ceux qui défendent l'innocence du capitaine Alfred Dreyfus, comme nous le verrons en détail. Le 1^{er} mai 1898, avec l'argent de sa femme, il fonde au 17 de la rue Cujas une librairie socialiste sous le nom de Georges Bellais, un de ses amis. Les bureaux de Péguy, bien situés dans le quartier latin, deviennent le lieu de rendez-vous des partisans de Dreyfus. Il publiera d'eux plusieurs ouvrages dont un écrit de Jaurès. Ses activités militantes et professionnelles nuisent à ses études et, en août 1898, il échoue à l'agrégation de philosophie. Mais il ne se contente pas de combattre par la plume. Ainsi il s'oppose physiquement à la tentative de coup d'état du poète nationaliste Déroulède à l'occasion des obsèques du président de la République Félix Faure le 23 février 1899. Cependant la librairie connaît des difficultés de gestion : le 2 août, Péguy doit accepter la constitution d'une société anonyme dont il devient le délégué à l'édition. Mais les administrateurs de la dite société s'opposeront aux projets éditoriaux de Péguy. En décembre, il participe au premier Congrès général des organisations socialistes françaises au gymnase Japy à Paris.

PÉGUY ET LES CAHIERS DE LA QUINZAINE

Passant outre les réticences de ses maîtres, Péguy publie le 5 janvier 1900 le premier des Cahiers de la Quinzaine. Il y consacrera tout son temps, ses forces et son argent jusqu'à sa mort. En plus de l'écriture,